
Introduction : Réflexions sur l'anthropologie au Canada

Sally Cole *Concordia University*

Traduction de Jean-Guy Goulet

Ce numéro spécial a été conçu comme une occasion de mettre en lumière, au tournant du siècle, quelques uns des courants marquants de l'anthropologie au Canada, visant à faire ressortir leurs antécédents historiques et à projeter leurs possibilités pour l'avenir de la discipline. En accord avec les caractéristiques du contexte canadien que plusieurs des auteurs décrivent ici, le résultat est une recherche éclectique (sans frontières préétablies) et étendue entraînant des perspectives et des projets qui peuvent diverger ou converger. Plusieurs auteur-e-s ont situé la présentation de leur théorie ou de leur pratique anthropologique à l'intérieur de récits personnels ou en relation avec des récits qui explorent leur propre carrière. Ces textes constitueront une source féconde pour les recherches historiques dans l'avenir. Ces articles donnent un aperçu de la persistance de la pensée psychologique en anthropologie, de l'importance de l'économie politique, des dialogues entre le local et le global, des classes et des rapports de sexe, des contextes colonial et néocolonial de l'anthropologie, de la relations avec les membres de premières nations, de la formation des étudiant-e-s, du développement de protocoles de recherche conjoints, de l'interdisciplinarité, et des bénéfices d'une réflexivité vigoureuse. Si les lecteurs en anthropologie canadienne se reconnaissent dans ce courant de pensée, nous croyons que nous pouvons résolument considérer la discipline comme en santé.

Tom Dunk (PhD McGill, 1989), dans «National Culture, Political Economy and Sociocultural Analysis in English Canada», tente de faire ressortir une tradition de théorie et de recherche en Anthropologie au Canada (anglais). Il rappelle le modèle structurel de Howes qui signale le bicentrisme du Canada anglais (en contraste avec la «concentricité» américaine) défini par «une inaptitude à imaginer un tout qui n'est pas essentiellement divisé.» Le bicentrisme – «la tradition qui n'en est pas une» – selon Howes, s'explique par référence à une psyché canadienne unique et se reflète dans des politiques comme le multiculturalisme et des institutions comme la Constitution. Dans

une perspective influencée par la tradition marxiste, Dunk soutient qu'une mentalité néocoloniale est au cœur de la culture des départements d'anthropologie canadiens anglais et que la difficulté à identifier une anthropologie typiquement anglo-canadienne provient, en partie, de la nature du marché du travail en anthropologie et de cette mentalité néocoloniale. Le marché du travail en anthropologie au Canada qui a reposé sur l'importation des compétences et qui accorde un statut plus élevé à cette main d'œuvre correspond, selon Dunk, à des constantes dans l'histoire canadienne qui proviennent de son économie historique basée sur des matières premières. La théorie du développement des matières premières d'Harold Innis, d'abord exposée dans les années 1920, offre à Dunk une perspective théorique «tout à fait canadienne» pour comprendre la vie politique, économique et culturelle du Canada – y compris l'anthropologie. Une caractéristique distinctive des écrits anthropologiques anglo-canadiens, note Dunk, est qu'ils soulignent le local, le régional et le national et qu'ils ne présentent pas des intérêts de recherche ou des exposés théoriques comme ayant une portée universelle. Il voit cette anthropologie comme le reflet de relations coloniales internes ou néocoloniales qui sont le produit d'une histoire canadienne qui s'appuie sur une économie des matières premières et se trouve impliquée dans des processus économiques globaux. Dunk soutient que la compréhension de cette histoire aidera à formuler les traditions de l'anthropologie canadienne anglaise.

Dans «D'une certaine anthropologie et de quelques anthropologues», c'est sous forme de récit personnel que Marie-France Labrègue (PhD CUNY, 1982) présente sa perspective et son expérience d'entrée dans le domaine et de pratique de l'anthropologie au Québec. À partir d'un intérêt de jeunesse pour les autochtones du Québec, d'une lecture de *L'un et l'autre sexe* de Margaret Mead et d'une solide formation en analyse marxiste à Laval, Labrègue a poursuivi, grâce à ses études avec Eric Wolf, un cheminement qui l'a conduite aux études culturalistes américaines auxquelles elle a joint ses intérêts en économie politique pour produire la perspective théorique qui a lancé sa carrière de recherche au Mexique et en Amérique latine. Dans sa pratique anthropologique, ce qui est devenu très important pour Labrègue a été sa découverte du lien entre la recherche et le changement social. Sa contribution s'inspire du texte rédigé comme commentaire à la présentation de Micaela di Leonardo «Patterns of Culture Wars» au congrès de la CSAA/AES à Toronto en 1998. Di Leonardo y parlait de la place des anthropologues dans la sphère publique des «experts de la culture». Labrègue, en contrepartie, parle de la vie des anthropologues dans les

tranchées – sur «le terrain – où leurs préoccupations se concentrent sur la formation, le dialogue et la recherche action dans des contextes locaux/globaux de changement social. Très importantes aussi pour Labrègue sont les relations de recherche avec les collègues, les communautés et les étudiant-e-s sur le terrain, ce qu'elle appelle «les fonctions sociales de l'anthropologie». Labrègue voit le maintien et le renouvellement de la discipline comme venant des jeunes qui continuent à venir à la discipline surtout à cause de ces fonctions sociales.

Jean Briggs (PhD Harvard, 1967), dans «Emotions Have Many Faces: Inuit Lessons», réfléchit sur la façon dont ses expériences personnelles et professionnelles ont contribué au lancement des questions anthropologiques qui ont guidé sa marche au cours de 35 ans de carrière et de recherche dans l'Arctique canadien. Elle décrit sa vie dédiée à l'étude des concepts d'émotion chez les Inuit et à l'analyse de leurs pratiques de socialisation. Elle explique comment cette recherche est née de ses efforts pour comprendre l'ostracisme dont elle avait été victime pour avoir exprimé des émotions de façon non appropriée durant son premier séjour sur le terrain en 1963. C'est une rétrospective très intime et personnelle sur une carrière anthropologique en anthropologie psychologique qui relie les «motivations romantiques» des études en culture et personnalité des débuts du XX^e siècle au travail sur la construction sociale des émotions du début du XXI^e siècle. Briggs est une des chercheur-e-s à qui l'on doit le plus dans le domaine de la re-définition des émotions non comme destructives, reliées au sexe et à craindre, mais plutôt comme un processus cognitif central situé dans des contextes spécifiques d'interaction sociale et culturelle – en d'autres mots comme faisant partie du «matériel ordinaire de l'anthropologie» comme elle dit. Si l'anthropologie de l'expérience et les analyses de construction sociale des émotions sont devenues courantes, la carrière de Brigg nous rappelle certaines des étapes nécessaires à établir leur légitimité. Jean Brigg a reçu le prix Victor Turner pour l'écriture ethnographique et le prix Boyer de la société d'anthropologie psychologique pour son livre *Inuit Morality Play* (Yale University Press, 1998). Dans ce livre, elle analyse la manière dont les enfants inuit apprennent à penser en réfléchissant à des problèmes d'un grande force émotive sous forme de jeux compétitifs ou de jeux de rôles. Dans sa contribution à ce numéro spécial, Briggs élabore sur ces travaux et montre comment l'anthropologie des émotions révèle la manière dont les émotions construisent la vie sociale et son sens pour les participants et peuvent aider les observateurs à comprendre la sensation de vivre dans une société inuit. Les travaux de Brigg démontrent que les

émotions sont trop importantes pour que les anthropologues en laissent l'explication aux «publicistes et aux politiciens d'occasion».

Exploitant un autres thème du secteur culture et personnalité du début du XX^e siècle, Regna Darnell (PhD Pennsylvania, 1969) examine le «caractère national» canadien dans son article «Canadian Anthropologists, The First Nations and Canada's Self-Image at the Millenium». Partant du récit personnel de ses 30 années comme anthropologue, ethnologue et indigène étrangère dans des contextes canadiens, Darnell décrit le caractère éluif de l'«identité» canadienne tout en la situant dans des structures récurrentes de «couples binaires changeants», dans le rôle des Premières Nations et dans la reconnaissance générale de la diversité intérieure. Darnell reconnaît aussi comme «canadien» le «penchant pour la cohésion sociale fondée sur des formes d'identité de groupes restreints, locaux et entrelacés» et la pratique d'établir des Commissions royales comme procédé politique par lequel les Canadien-ne-s «à la fois voient et redéfinissent leur nation». Elle décrit, comme étude de cas, la fonction de la Commission royale récente sur les peuples autochtones.

Dans «Post-Anthropological Indian: Canada's New Images of Aboriginality in the Age of Repossession». Davis Scheffel (PhD McMaster, 1988) invite à un débat honnête à l'intérieur de la discipline sur l'avenir de l'anthropologie des cultures et des sociétés des Premières Nations. Il suscite des réflexions sur les relations entre les mouvements politiques des Premières Nations et la pratique anthropologique, dans les contextes actuels de décolonisation, de multiculturalisme et d'environnementalisme de même que dans le contexte intellectuel d'études des minorités, de déconstruction et de postmodernisme. Si l'anthropologie a perdu de son autorité passée appuyée sur la légitimité conventionnelle de la connaissance scientifique, faisons-nous encore de l'anthropologie si nous nous taisons plutôt que d'afficher les interprétations anthropologiques qui s'opposeraient à ce que Scheffel appelle les interprétations indigènes «post-anthropologiques»? Dans une étude de cas proche de sa demeure à Kamloops, Scheffel examine des textes scolaires produits par la nation shuswap de la Colombie Britannique visant à décrire la société autochtone shuswap. Il retrace les origines de leurs descriptions dans des extraits choisis et à peine reconnus de l'ethnographie de James Teit produite au début du XX^e siècle. Teit, un résident de l'endroit, s'était marié dans la bande Thompson, près de Kamloops et a commencé à travailler avec Franz Boas en 1894 à la production de trois imposants textes sur les Thompson, les Lilloet et les Shuswap, publiés par l'American Museum of Naturel History entre 1900 et 1909. Les

manuels scolaires shuswap produisent de nouveaux stéréotypes publics d'identité indienne qui paraissent bien fondés et ethnographiques mais qui souvent déforment et contredisent le sens du texte de Teit. Scheffel se demande quelle devrait être notre réaction comme anthropologues à des manuels scolaires basés sur des versions plagiées et déformées des ethnographies classiques. Scheffel apporte des comparaisons interculturelles de mouvements de libération indigènes dans d'autres contextes. Il se joint à Roger Keesing pour critiquer les anthropologues «solipsistes» qui ont recours au paradigme de l'«invention de la tradition» plutôt qu'aux études critiques des élites émergentes et à la mobilisation de la culture dans des luttes idéologiques.

Dans «Anthropologie québécoise, études amérindiennes, et la revue *Recherches amérindiennes au Québec*,» Claude Gélinas (PhD Montréal, 1998) fait l'analyse de quelques 1500 écrits de toutes natures, articles, notes de recherche, documents d'archives, publiés dans les pages de la revue *Recherches amérindiennes au Québec* depuis ses débuts en 1971. Il identifie les thèmes de ces publications selon l'aire géographique, les domaines de recherche et les nations autochtones. Il classifie les auteurs selon leur nationalité, langue, statut professionnel et lieu de travail. L'analyse révèle que tel que le souhaitent les fondateurs de la revue, la majorité de ses auteurs sont des Québécois francophones voués à promouvoir la connaissance des nations autochtones au Québec. Cependant la proportion d'auteurs d'autres régions du Canada et des États-Unis augmente au cours des dernières années. Paradoxalement, si la revue a été créée hors du milieu universitaire ce sont surtout des chercheurs universitaires qui ont produit la plus grande part du contenu de la revue. L'article soulève la question importante des relations entre anthropologues de métier au sein et hors des universités dans une société en changement.

Dans «Domesticating Spaces in Transition: Re-reading Politics and Practices in the Gender and Development Literature, 1970-99» Lynne Phillips (PhD Toronto, 1985) et Suzan Ilcan (PhD Carleton, 1993) appliquent une grille d'analyse spatiale interdisciplinaire à des textes qui représentent trois décennies de production académique dans l'étude des relations entre les sexes et le développement. Elles examinent comment la situation des groupes sexuels a été définie à l'intérieur du développement par un processus qu'elles appellent «domestication spatiale»: «un processus qui donne un rang, ordonne, apprivoise et surveille des champs particuliers (tels que les foyers, les établissements ruraux, les villes-marchés, les économies informelles et formelles, les manufactures industrielles) et

les gens qui s'y trouvent. Phillips and Ilcan identifient trois changements de paradigme dans ces document, chacun associé à une décade: – «modernisation» (les années 1970), «dépendance» (les années 1980) et «connaissance/pouvoir» (les années 1990) – qui ont mis en cause les récits dominants du développement. Même si chaque paradigme offre des considérations ultérieures dans le domaine des relations entre les sexes, les auteures maintiennent que les domaine spatiaux produits par les processus de développement et dans lesquels les femmes et les hommes sont socialement et discursivement construits demeurent sous-théorisés. Elles explorent les liens entre les connexions des femmes et des hommes à des espaces particuliers (lieux de travail et lieux de consommation, par exemple) et la construction des identités liées au sexe. Elles proposent un cadre d'analyse des notions d'espace qui fera avancer notre compréhension de la place des positions reliées au sexe – en particulier, la perpétuelle domestication de la vie des femmes – dans les pratiques et les politiques de développement et qui aidera à envisager de nouveaux sites où les femmes pourront vivre et travailler.

Dans «Soins, lien social et responsabilité», Francine Saillant (PhD McGill, 1986) et Eric Gagnon (Doctorat

École des Hautes. Études en sciences sociales, 1993) partent du constat que dans nos sociétés postmodernes préoccupées par l'autonomie, conçue en terme de productivité, on distingue de plus en plus entre les personnes selon qu'elles sont productives (et autonomes) ou improductives (et non-autonomes). Cette distinction s'exprime par exemple dans le débat entourant le spectre du nombre grandissant de personnes vieilles et malades, inutiles, dont on ne sait plus si on aura les moyens de les soutenir. Cette question ouvre aussi le champ à la naissance d'un nouveau type d'intervenant, l'étranger, le plus souvent une étrangère, qui se substituant en quelque sorte à l'État Providence, entre dans l'aire intime des personnes non-autonomes afin de les aider. Sur la base d'une étude en trois régions du Québec les auteurs analysent comment se pense et se construit ce nouveau rapport à l'Autre. Les auteurs éclairent ainsi des situations qui nous touchent tous de près ou de loin.

Tous ces articles nous offrent une occasion unique de débattre entre nous des questions importantes pour notre profession. Nous attendons donc vos réactions sous forme de lettre, de commentaires ou d'articles à publier dans la revue.